

Solitude dans la cité

Quitter la ville, de Christine Angot, Stock, 202 p.

Pamela V. Sing

Number 182, January–February 2002

Les auteurs de la cité : identité et urbanité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17859ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sing, P. V. (2002). Solitude dans la cité / *Quitter la ville*, de Christine Angot, Stock, 202 p. *Spirale*, (182), 28–29.



SOLITUDE DANS LA CITÉ

QUITTER LA VILLE de Christine Angot
Stock, 202 p.

CHRISTINE Angot fait parler d'elle, de son écriture, de son œuvre. Notamment du septième des neuf ouvrages qu'elle a signés jusqu'ici, roman controversé qui l'a projetée sur l'avant-scène littéraire : *L'inceste*, dont la sortie fracassante en 1999 a été assurée par la performance de son auteure lors d'un *Bouillon de culture* mémorable. La question de la médiatisation mise de côté, toutefois, Angot est incontestablement l'une des nouvelles voix importantes de la littérature française contemporaine. S'entêtant à parler crûment de ce qu'on a l'habitude de taire, critiquant durement les codes de la société au sein de laquelle elle vit, et cela par et dans une écriture non conventionnelle mise au service d'un « je » révolté contre les normes sociales de toutes sortes, le « je » de ses narratrices s'exprime à travers une écriture destinée à redéfinir le concept même de littérarité. Elle pose ainsi la question du rôle de l'écrivain dans la cité. Ne consiste-t-il pas à faire entendre une voix qui dit les choses comme elles sont, c'est-à-dire telles que le locuteur les vit et connaît, sans égard pour qui ou quoi que ce soit, sinon la « vérité » ? Et celle qui ose dire cette vérité ne mérite-t-elle pas respect, honneur, reconnaissance ? Que le point de vue de la cité soit autre et que cela blesse, agresse, déprime la narratrice, convaincue du bien-fondé de la mission qu'elle s'est donnée, voilà la « matière » du livre qui nous intéresse ici. Publié un an après *L'inceste*, mais apparemment écrit « en direct », au fur et à mesure que le sujet écrivant subit les événements qui entourent la sortie et le succès du roman emblématique, *Quitter la ville* ne « raconte » pas une histoire, mais communique au travers du processus d'écriture une expérience de vie. Au fur et à mesure de la lecture, très exactement. Ainsi, les événements traités et commentés en fonction des sentiments qu'ils provoquent chez la narratrice recouvrent un registre extrêmement étroit, consistant d'une part dans les paroles qu'on lui adresse (par écrit ou de vive voix) ou qu'on fait circuler à son sujet et, d'autre part, dans des informations sur la vente de son roman. « Je suis cinquième sur la liste de L'Express, aujourd'hui 16 septembre. Et cinquième aussi sur la liste de Paris-Match dans les librairies du seizième. Je suis la meilleure vente de tout le groupe Hachette [...] À seize heures il y avait mille cent ventes pour la province et en général Paris c'est plus. On allait avoir deux mille. » Telle est la sorte d'informations qui nous accueillent dès l'entrée dans l'univers du roman et encore à plusieurs reprises plus loin dans le texte. Tout en prêtant un

caractère indéniablement narcissique au texte, ce leitmotiv a une fonction plus grave, consistant à faire ressentir le caractère paradoxal des rapports entre l'écrivain et la cité. Car si, comme l'observe Jacques Dubois dans une étude à paraître dans *Les Cahiers de poétique* (Bruxelles), « l'on a pu dire d'Angot que son texte s'élaborait en haine du collectif », il n'en demeure pas moins que, tout en parlant beaucoup de soi, le « je » de la narratrice de *Quitter la ville* s'adresse souvent à ses lecteurs/interlocuteurs, les vouvoyant pour aussitôt les dépersonnaliser en parlant d'eux à la troisième personne, toujours variant la distance pour dire l'effet dévastateur de leurs actions et de leurs paroles. C'est un rapport de l'intérieur vers l'extérieur. C'est affirmer avec les personnages écrivains de Jacques Poulin, mais sans leur douceur (!), que l'on écrit toujours pour quelqu'un, qu'il y a désir de contact et de communication, mouvement vers l'autre. Mais ce lien social est impossible à réaliser sur un plan réel, physique. L'un écrit une expérience de vie, donne une partie de ce qu'il est, et cela se passe dans l'espace privé du livre. L'autre ne devrait-il pas par conséquent respecter le caractère privé du don et interioriser l'expérience de vie qu'on lui offre ? Seulement voilà : ne faire que cela, c'est laisser entière la solitude de l'écrivain, tandis que le passage de la lecture au contact personnel comporte presque toujours quelque chose de violent. Aussi, le livre acheté, portant en lui le potentiel d'une communication juste, est-il l'unique forme supportable d'un rapport à l'autre, et la narratrice de revenir, chaque fois que l'accumulation des choses dites à son sujet s'avère trop lourde, aux chiffres indiquant qu'on l'entend, et même que, peut-être, on la comprend : « Je ne croyais pas et j'ai voulu croire. Je m'étais dit quand elle m'a rappelée : On peut croire. Il n'y a qu'une chose, les chiffres et les articles. »

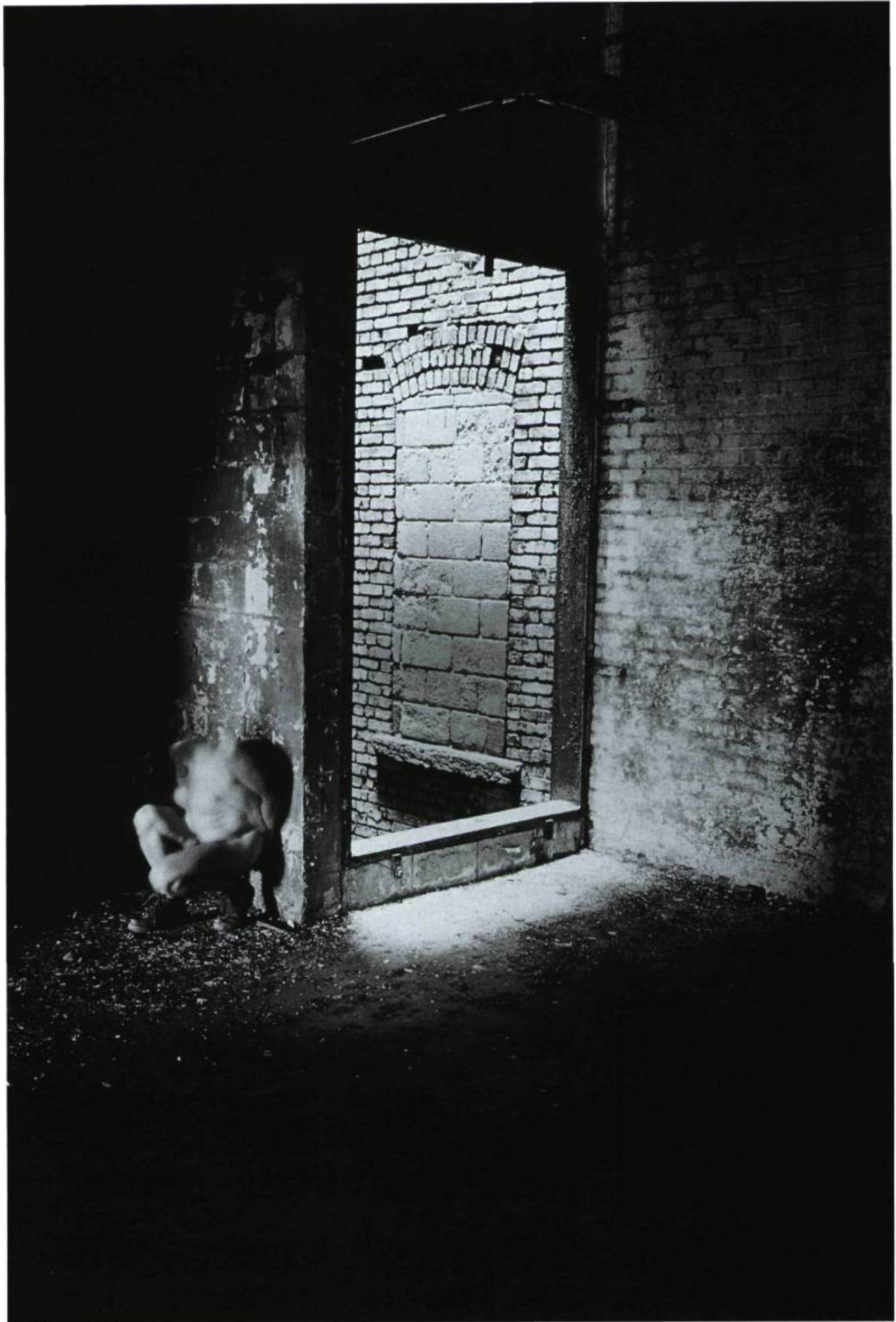
Christine doit se protéger. Car, dans la cité, on lui en dit des choses et on en dit des choses à son sujet. À Montpellier, son statut de célébrité locale lui vaut des « regards tellement mauvais », la possibilité de « terrorisme » est si élevée, que « c'est dur d'être dans la rue ». Du conseil sur le besoin de ne plus parler de l'inceste ou de soigner son écriture à l'injure obscène, voire ordurière, en passant par la petite remarque en apparence anodine mais en réalité assassine, on ne cesse de gifler la narratrice et de considérer cela comme « normal ». Se sentant « traquée », elle s'enferme à la maison, mais découvre que, même là, on vient la déranger. Dès lors, elle n'a

plus de refuge que chez Stock, sa maison d'édition. Et le projet éponyme de surgir et de resurgir. Mais Paris s'avère pire dans la mesure où ce n'est pas seulement une ville qui la traite en paria, mais le milieu littéraire, son milieu. En l'accusant d'un manque total envers les usages (« dans le sixième, dans Paris, dans le langage »), à cause duquel « ils ne sont plus chez eux » (le refrain, cité le plus souvent à la première personne du pluriel, mais transposé également à la troisième personne du pluriel, est répété à vingt-deux reprises), les pairs du sujet écrivant le démolissent dans son rapport même à l'existence.

Ne se sentant nulle part à sa place, la narratrice se concentre sur les départs, parle d'aller en Louisiane, à La Nouvelle-Orléans, à Lafayette ou à Baton Rouge, exprime son envie de partir pour Los Angeles, résume en quelques phrases sa visite à Strasbourg, projette d'aller à Venise. Ces déplacements rappellent petit à petit celui, mythique, d'Œdipe, obligé de quitter Thèbes après avoir « vu » l'inimaginable, la transgression suprême, et lorsque la mention de Venise appelle les dates du séjour, en novembre, les références à un événement significatif, jusqu'alors éclatées, se cristallisent. Peu à peu, le texte en arrive à dire le premier changement de ville, celui qui allait permettre que « le » crime soit « presque parfait ». Son père l'ayant reconnue comme sa fille naturelle, Christine S.C.H.W.A.R.T.Z. est devenue Christine Angot, et ce changement d'identité a non seulement coïncidé avec un changement de ville, mais devait aussi s'accompagner de la perte brutale de l'innocence. L'enfant sans père qu'elle était à Châteauroux, dit la narratrice, « on la supprime ».

À travers le travail de l'écriture, le traumatisme premier trouve son prolongement dans l'incompréhension du public lecteur et critique. L'injustice originelle semble se répéter dans celle de la société, et cela fait souffrir. Mais sans l'appui et la reconnaissance de l'autre, le sujet écrivain ne saurait transformer le traumatisme en acte d'affirmation. À la toute fin du livre, la narratrice affirme son refus de la facilité, sa volonté d'encore dire la réalité telle qu'elle la voit avec ses yeux de traumatisée (« je trouve que. Ça, on le garde. »). Christine ne changera pas de ville, mais continuera d'écrire et d'expliquer. Elle n'obligera pas sa fille à changer de ville, comme pour dire : « Viens, mon amour, j'ai tort. Viens, mon amour, voilà ton cadeau. Viens, ça s'arrangera, il y a aussi des ciels étoilés à Montpellier. »

PAMELA V. SING



Out of the Box : Vickers de D. Hausmann, 1999